

Rose au zoo

Appelons-la Rose. Rose est au zoo. Depuis longtemps on l'y voyait en toute saison : l'été, quand le bassin des marabouts prend des airs de Nil ; en automne, quand les zèbres attristés frissonnent sous la pluie battante ; l'hiver, lorsque les grands singes, cantonnés à leur cage intérieure surchauffée, s'acagnardent dans l'odeur du poil et de la paille en attendant le retour des premiers soleils. Il y a des femmes qui ont un chat, songeait Rose, désapprobatrice. Un petit chien, un poisson rouge, une perruche ou un python. Mais qui pourrait entretenir des dromadaires à domicile, des éléphants ou des dauphins. Ici, au zoo, ils sont tous là. Je les ai tous, souriait-elle, promenant son regard sur les barreaux les plus proches et, au-delà, sur les bosquets parmi lesquels d'autres cages renfermaient, comme autant d'écrits,

d'autres spécimens. Elle avait besoin de sentir ainsi autour d'elle la création dans son ensemble.

On l'emmenait déjà au zoo toute petite. À l'époque on cherchait à l'intéresser aux animaux spectaculaires, hippopotames sur lesquels un oiseau venait se percher, rhinocéros etcetera. Regarde lui disait-on le girafeau, il est mignon. Mais Rose était une enfant modeste que ces êtres de songe intimidaient. Elle les gardait pour plus tard. Dans un premier temps elle préférait contempler avec ravissement les moineaux, les pigeons, au pire les écureuils. Accroupie dans la poussière elle aimait assister à des drames minuscules entre insectes. Mais elle gardait dans les oreilles la rumeur ironique des reproches parentaux, c'était bien la peine de payer une entrée, la prochaine fois on l'emmènerait au square. Et elle savait que des créatures fantasmagoriques veillaient alentour, elle restait très consciente de leur existence, aux frontières de son champ de vision, tandis qu'elle persistait à fixer un lombric rose. Elle aurait pu le fixer n'importe où mais pour apprécier vraiment sa présence, comme celle des papillons, des merles ou des scarabées, il lui fallait à l'arrière-plan le grand cercle vague des espèces. Elle devait se rappeler que les bêtes y étaient reliées les unes aux autres et que même la plus humble faisait partie de la nébuleuse qu'à ses yeux elles constituaient à elles toutes, masse de bosses, de dards et de membres contournés cachée derrière les frondaisons. Elle n'ignorait pas que chacune en émergerait à son tour le moment venu.

En attendant elle lisait ces petits magazines illustrés dans lesquels des chiens exercent en uniforme le métier d'agent de police, où des canards portant gants blancs et guêtres conduisent des automobiles et habitent des bungalows à l'américaine avec véranda et jardin sur le devant. Elle rêvait longtemps sur ce possible envers du monde d'où les animaux semblaient avoir fait disparaître les hommes en prenant leur place. Elle s'imaginait dernière représentante d'une engeance déjà éliminée, se cachant au fond d'une cave et sortant la nuit dans les rues pour faire les poubelles des rois de la création, en tremblant à chaque instant d'être surprise par une bande de rats éméchés retour d'une soirée dans un cabaret chic. Ces songeries s'achevaient toujours lorsqu'elle se voyait, finalement capturée, regarder entre ses barreaux des poussins, des oursons et des renardeaux vêtus de barboteuses, qui lui lançaient des cacahuètes en s'esclaffant.

Rose sentait qu'elle anticipait ainsi confusément son destin tout en mêlant à l'image qu'elle s'en faisait les approximations qu'autorisait son âge. Cependant elle grandissait et se détournait peu à peu des petits êtres sans prétentions qui l'avaient attendrie jusqu'alors. Elle se laissait fasciner par les phacochères, les tortues, les loups qui paraissent sortir des fables ; les serpents aux corps musculeux et ocellés l'ont vivement impressionnée au début de l'adolescence ; elle a eu sa phase grands fauves, zébus, buffles, ornithorynques ; et les ratons laveurs ont couronné le tout au seuil de l'âge adulte, achevant

une expansion progressive sans logique visible mais qui l'avait conduite à s'enfoncer toujours plus loin dans les recoins du zoo, possédée par la nécessité de s'approprier en esprit le contenu complet de l'Arche.

Que cherchait désespérément Rose, de bête en bête ? Ayant échappé aux erreurs de perspective caractéristiques de l'enfance, elle comprenait à présent qu'elle était l'une d'elles. Mais elle les connaissait maintenant toutes en profondeur, et elle pensait souvent, assise, son sac à main en skaï sur les genoux, devant le bassin des crocos, qu'ils étaient du mauvais côté de la fosse de sécurité. Ou alors c'était elle qui était du mauvais côté de la fosse. Par moments elle voyait si nettement l'homme sous tous ces masques écailleux ou velus. La sagesse du lion, la timidité ombrageuse du tigre, la sérénité du poisson-chat, l'égoïsme tapageur du cacatoès, l'humour du phoque, elle lisait en eux comme dans un livre. Au fil du temps elle avait appris à discerner le trait de caractère propre à chacun, un seul, mais justement, si concentré, tellement parfait, tellement plus humain que le même trait noyé dans le fourbi confus de la psychologie des hommes. L'homme avec ses penchants multiples mais faiblards n'était jamais qu'un pot-pourri de créatures ébauchées, une chimère bâclée, un monde atrophié à soi seul.

Qu'est-ce que l'homme, pensait Rose, morose devant les pécaris. Un tout et un rien, un rien total au sein du tout, un tout incomplet face au

rien. Ah, songeait-elle, quel animal fabuleux il pourrait être s'il allait au bout de ses tendances. Et elle avait l'impression d'être personnellement appelée à devenir un pareil animal, de l'être, virtuellement, et qu'il ne manquait plus qu'à son corps d'accomplir la métamorphose, de se transformer en un invraisemblable tourbillon de plumes et de poils mordorés hérissé de crocs et de cornes. Suis-je la créature ultime, s'interrogeait-elle. Et elle inclinait de plus en plus à se répondre oui. À force de le croire, de se persuader que tout la destinait à régner sur le zoo dont les pensionnaires reconnaîtraient en elle l'Animal avec un grand A, elle s'est mise à courir les allées en réclamant à cor et à cri qu'on l'encage. Pour finir, on l'a exaucée.

Pierre Ahnne